Esclaves turcs à Cadix à l'époque moderne

Arturo Morgado García

Traducteur : María Ghazali

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5630>

DOI : 10.4000/cdlm.5630

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 291-303

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Arturo Morgado García, « Esclaves turcs à Cadix à l'époque moderne », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5630>

Esclaves turcs à Cadix à l'époque moderne

Arturo MORGADO GARCÍA
(Traduction María GHAZALI)

Introduction

L'époque moderne a été marquée par la lutte entre les Habsbourg et la Sublime Porte pour la Hongrie. Le 25 juin 1683, le Grand Vizir Kara Mustapha décidait de marcher sur Vienne et arrivait devant les murailles de la ville avec ses imposantes armées ottomanes. Le 14 juillet, commençait un siège qui durerait presque deux mois. Mais le 12 septembre se produisit un événement important : une armée de secours, commandée par le roi de Pologne Jean III Sobieski, écrasait les Turcs à la bataille de Kahlenberg. C'est ainsi que débutait une importante contre-offensive des impériaux et de leurs alliés, qui devait s'achever par la signature en 1699 de la paix de Karlowitz, grâce à laquelle les Turcs cédaient la Hongrie, la Croatie et la Transylvanie aux Habsbourg, la Morée aux Vénitiens et la place d'Azov aux Russes de Pierre le Grand¹.

Ces événements furent à l'époque amplement relayés dans tous les pays d'Europe et ils contribuèrent à augmenter le prestige de l'empereur Léopold I^{er}, dont les campagnes militaires, du moins selon la propagande, avaient pour objectif l'extension territoriale de la Chrétienté, en conformité avec cette *pietas*² dont sa dynastie se targuait et qui contrastait beaucoup avec l'attitude de son grand adversaire, le roi de France Louis XIV, qui, lui, était toujours en guerre contre des princes de sa religion, comme ce fut le cas avec un autre Habsbourg, Charles II d'Espagne. Ce qui est certain, c'est qu'à travers les gazettes, les *pliegos de cordel*³

1. Voir Jean Bérenger, *Histoire de l'empire des Habsbourg, 1273-1918*, Paris, Le Grand Livre du mois, 1990 ; Frédéric C. Lane, *Venise, une république maritime*, Paris, Fayard, 1985 ; Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989 ; pour une analyse plus détaillée, Kenneth M. Setton, *Venice, Austria and the Turks in the Seventeenth century*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1991. Sur le siège de 1683, Thomas Mack Barker, *Double eagle and the crescent : Vienna's second Turkish siege and its historical setting*, Albany, NY, New York University Press, 1967.
2. Antonio Álvarez Ossorio, « Virtud coronada : Carlos II y la piedad de la Casa de Austria », dans *Política, religión e Inquisición en la España moderna. Homenaje a Joaquín Pérez Villanueva*, Madrid, Universidad Autónoma, 1996.
3. NdT. *Pliegos de cordel* = brochures pour la clientèle populaire, composées d'une seule feuille et qu'on suspend à une ficelle aux étalages, *Dictionnaire Espagnol-Français* (classique) de S. Denis, L. Pompidou et M. Maraval, Paris, Hachette, 1968.

et les relations de faits, l'opinion publique d'alors fut parfaitement informée de ces événements, et, sans aller plus loin, à Séville même, on imprima plusieurs relations faisant référence aux mêmes faits⁴, que l'on retrouve aussi chez un historien de Cadix, Fray Jerónimo de la Concepción, dans son ouvrage *Emporio de el Orbe* (1690)⁵. Raimundo de Lantery nous conte également cet épisode dans ses mémoires, bien qu'il le situe, de manière erronée, en 1680, laissant ainsi supposer qu'il en a pris connaissance à travers « *historia impresa sobre ello* »⁶.

Mais cette supposée gloire militaire a, elle aussi, un revers de médaille. Les troupes impériales, avec leurs alliés vénitiens, lors de leur avancée dans les Balkans et la Hellade saccagèrent, violèrent et réduisirent en esclavage de nombreux sujets de l'Empire ottoman. Et il nous semble qu'ils ne s'intéressèrent guère à distinguer s'ils étaient chrétiens (quoique, comme ils étaient orthodoxes, cela leur fût égal) ou musulmans : nombreux furent ceux qui finirent par être vendus sur différents marchés d'esclaves en Méditerranée. À Bologne, par exemple, en 1687, arrivèrent en provenance de Florence 146 esclaves turcs, que l'Empereur avait donnés au Grand Duc de Toscane pour le service des galères. À la fin des années quatre-vingt et au début quatre-vingt-dix du xvii^e siècle, quelques Turcs furent baptisés parmi la population⁷. À Malte arrivèrent, notamment pendant la dernière décennie du xvii^e siècle, de nombreux Turcs originaires des régions balkaniques, qui avaient été achetés dans le port adriatique de Fiume⁸. D'autres encore arrivèrent jusqu'à la lointaine Cadix. Cette donnée, relayée par Adolfo de Castro, qui parle ni plus ni moins – sans que nous ne sachions sur quel fondement – de 2 000 esclaves turcs⁹,

4. Voir Javier Díaz Noci, « El Mediterráneo en guerra. Relaciones y Gacetas españolas sobre la guerra contra los turcos en la década de 1680 », dans Pierre Civil *et al.* (éd.), *España y el mundo mediterráneo a través de las Relaciones de Sucesos (1500-1750)*, Universidad de Salamanca, 2008. Quelques exemples publiés à Séville et qui durent être plus accessibles aux Gaditans : *Continuacion historica del estado, sucesos, y progressos de la Liga Sagrada contra Turcos : formada de las cartas que traxeron de los ultimos Correos de Italia, y del Norte : publicada en Seuilla el dia 31 de Octubre de 1685* (Séville, Cristóbal López, 1685), *Diario del asedio y expugnacion de la ciudad de Buda, metropoli del Reyno de Hungria* (Séville, Sebastián de Armendáriz, 1686), *Diario segundo, y compendio historial : en que se comprehenden todos los sucessos de la Guerra que los Turcos han hecho contra la chistianidad en este año de 1683* (Séville, Tomás López de Haro, 1683), *Primeras noticias de dos grandes victorias, la derrota dada al exercito otomano sobre Buda y la expugnacion por assalto de la misma ciudad : traídas del mismo campo de los heroes victoriosos y de la Corte Imperial con diferentes correos extraordinarios : Victorias de venecianos contra la Armada : añadense los nombres de los 27 eminentissimos cardenales de la promocion hecha ultimamente por Inocencio XI* (Séville, Juan Francisco Blas, 1686). Voir aussi, Alexandra Merle, « L'image des Turcs en Espagne aux xvi^e et xvii^e siècles », dans Lucien Bély (dir.), *Turcs et turqueries, xvi^e - xviii^e siècles*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009. Pour l'Italie, Marina Formica, « Giochi di specchi. Dinamiche identitarie e rappresentazioni del Turco nella cultura italiana del Cinquecento », *Rivista Storica Italiana*, 1, 2008.
5. Fray Jerónimo de la Concepción, *Emporio de el Orbe. Cádiz Ilustrada* (1690), édition et introduction d'Arturo Morgado García, tomo II, Cadix, Ayuntamiento-Universidad, 2002, p. 217 sq.
6. Manuel Bustos Rodríguez, *Un comerciante saboyano en el Cádiz de Carlos II. Las Memorias de Raimundo de Lantery (1673-1700)*, Cadix, Caja de Ahorros, 1983, p. 169-170.
7. Raffaella Sarti, « Bolognesi schiavi dei turchi e schiavi turchi a Bologna tra Cinque e Settecento : alterità etnico-religiosa e riduzione in schiavitù », *Quaderni Storici*, 36 : 2, 2001, p. 450-451.
8. Michel Fontenay, « Pour une géographie de l'esclavage méditerranéen aux temps modernes », *Cahiers de la Méditerranée*, 65, 2005, p. 17-52.
9. Adolfo de Castro, « La esclavitud en España », *La España moderna*, février 1892, p. 128-149 ;

aurait été reprise par Antonio Domínguez Ortiz¹⁰, puis par Bartolomé Bennassar¹¹ qui citerait à son tour l'historien sévillan, suivi aussi sur ce point par Henry Kamen, mais sans que ce dernier ne précise ses sources¹².

L'arrivée des esclaves à Cadix

Leur arrivée dut marquer les esprits : dans la décennie 1660, l'on baptisa 16 esclaves considérés comme turcs ; le nombre de baptêmes passa à 23 dans les années 1670. À partir de ce moment-là, leur nombre augmente de manière spectaculaire : deux en 1682, trois en 1686, quatre l'année suivante, 13 en 1688, 21 en 1689, 25 en 1690, 68 en 1691, 69 en 1692, 54 en 1693, 103 en 1694, 72 en 1695. Mais, par la suite, il y eut une baisse, aussi rapide que la hausse antérieure : 41 en 1696, 23 en 1697, 20 en 1698, 24 en 1699. À partir du XVIII^e siècle, après la signature de la paix de Karlowitz, il n'y a plus que quelques individus qui sont baptisés : 51 en tout, pendant la première décennie du siècle, seulement 23 la décennie suivante, puis leur nombre sera purement et simplement anecdotique¹³.

Pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, en fait, il y a 580 esclaves d'origine turque baptisés dans la ville (sur un total de 7143), et le nombre de baptêmes ne sera plus que de 82 pendant la première moitié du siècle suivant (par rapport à 1103 individus). Il est très difficile d'établir concrètement leur origine géographique, à cause de la graphie confuse utilisée par les curés chargés de l'élaboration des registres paroissiaux, mais nous avons pu identifier, pour la seconde moitié du XVII^e siècle, 9 personnes de Banya Luca, 13 de Belgrade, 174 de Bosnie, 25 de Canisa, 17 de Constance, 5 de Coron, 7 de Dalmatie, 5 de Gradisca, 5 de la localité hongroise de Lica, 14 de Morée, 18 de Novibazar, 5 de Posega et 8 d'un lieu nommé Ubina, pour ne donner que les lieux les plus cités. Ainsi, tout semble indiquer que ce furent les régions de l'ancienne Yougoslavie, précisément celles qui furent le plus affectées par les guerres avec les Impériaux, qui donnèrent le plus grand nombre d'esclaves turcs¹⁴. De plus, les baptêmes touchèrent essentiellement les femmes : sur toute la population esclave d'origine turque baptisée dans la ville pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, il n'y eut que 143 hommes pour 437 femmes ; et pendant la première moitié du siècle suivant, les hommes ne seront qu'au nombre de 27 par rapport à 55 femmes. Cette prédominance féminine semble indiquer le fort caractère sexuel de l'esclavage turc dans notre ville, si nous tenons compte également des descriptions des femmes esclaves dans les protocoles notariés, où l'on nous dit qu'elles étaient « bien faites, blondes et aux yeux bleus ».

et, du même auteur, « Colonia de orientales en Cádiz en los siglos XVII y XVIII », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1887.

10. Antonio Domínguez Ortiz, *La esclavitud en Castilla durante la Edad Moderna*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1952, p. 14-15.

11. Bartolomé Bennassar, *Los españoles. Actitudes y mentalidad desde el s. XVI al s. XIX*, Madrid, Swan, 1985, p. 94.

12. Henry Kamen, *La España de Carlos II*, Barcelone, Crítica, 1981, p. 460.

13. Archives de la Paroisse de Santa Cruz de Cadix (APSC), Baptêmes, années 1700 à 1719.

14. APSC, Mariages, années 1650 à 1699.

La documentation, cependant, n'est pas très explicite sur les voies et les réseaux utilisés pour introduire les esclaves ottomans dans la ville. Certes, l'on constate la présence de marchands grecs parmi les vendeurs, comme ce fut le cas d'Antonio Luis¹⁵, ou d'Arméniens, comme Alejandro Midanle¹⁶, ou encore Alejandro Domingo¹⁷. Nous savons aussi qu'ils arrivèrent à Cadix, non directement de la Sublime Porte, mais à travers les villes italiennes. Tel fut le cas de Haya, Turque noire, vendue en 1675 par le Génois Jacome Viano, qui l'avait apportée de sa ville natale quinze jours avant¹⁸. En 1690, le Génois Pablo Antonio Rola vendait Catalina, une Turque blanche qu'il avait achetée à son père à Gênes¹⁹. Cette même année, était vendue à Cadix par le Génois Juan Antonio Cafarelo une esclave turque appelée Fatima, originaire de Croatie, « prise et capturée lors de la guerre avec les Vénitiens »²⁰, « conduite et amenée jusqu'à cette ville depuis Gênes sur le navire Notre-Dame de la Conception »²¹, après avoir été achetée à Livourne lors de la vente d'une prise²². C'est de Toscane que venaient également Yssa²³ ou Bequir²⁴, vendus aussi en 1690. Qu'ils fussent apportés directement de Turquie était chose moins courante, mais ce fut cependant le cas de Dulcina et de sa fille, vendues elles aussi en 1690²⁵. Mais arrêtons là les exemples. Dans des testaments du XVIII^e siècle, rédigés par d'anciens esclaves ottomans ayant été affranchis, l'on trouve quelques informations où apparaît encore une fois l'importance du rôle joué par les villes italiennes comme intermédiaires dans ce trafic. Nous aimerions en savoir davantage sur les mécanismes d'introduction des esclaves turcs dans la ville, cependant il est peu probable que les sources dont nous disposons permettent de répondre à ces interrogations. Ce qui est certain, c'est qu'ils devaient être si nombreux qu'il y eut dans la ville de Cadix des marchés spécialisés dans la vente d'esclaves originaires de l'Empire ottoman : en 1695, Joseph de Cárdenas donne un pouvoir à Guillermo Brun « pour vendre deux Turques qu'il avait achetées dans le magasin des Turcs de Cadix à un Grec »²⁶. Cette année-là, Juan García de Baeza libérait Hacia, une esclave turque, « achetée dans cette ville à un Génois qui l'avait avec d'autres Turques dans un magasin qui leur était réservé »²⁷. En 1705, María Ortiz Ramos affranchissait Hirca, une esclave turque « achetée dans

15. Archivo Histórico Provincial de Cádiz (AHPC), Protocolos Cadix, livre (I.) 1554, f.859.

16. *Ibidem*, l. 1435, f. 115.

17. *Ibidem*, l. 1554, f. 879.

18. *Ibidem*, l. 2355, f. 530.

19. *Ibidem*, l. 1554, f. 521.

20. *Ibidem*, l. 1811, f. 733 : « *apresada y cautivada en la guerra de los venecianos* ».

21. *Ibidem*, l. 2366, f. 1112 : « *con otras esclavas conduje y traje a esta ciudad de la de Génova en el navío Nuestra Señora de la Concepción* ».

22. *Ibidem*, l. 1435, f. 115.

23. *Ibidem*, l. 1554, f. 878.

24. *Ibidem*, l. 1554, f. 879.

25. *Ibidem*, l. 1554, f. 859.

26. *Ibidem*, l. 1308, f. 619 : « *para vender a dos turcas que compró en el almacén de turcos de Cádiz a un griego* ».

27. *Ibidem*, l. 5728, f. 96 : « *comprada en esta ciudad de un genovés que entre otras turcas la tenía en un almacén de ellas* ».

un magasin public parmi tous ceux qu'il y avait dans cette ville depuis quatorze ans pour la vente de celle-ci et d'autres esclaves »²⁸.

L'exploitation sexuelle

Contrairement à d'autres esclaves que l'on retrouve dans la ville, les Turcs se caractérisaient par la blancheur de leur peau. Entre 1650 et 1750, l'on vendit à Cadix, selon des sondages effectués entre ces deux dates tous les cinq ans, 109 esclaves dits turcs. Sur 69, où l'on précise la couleur de la peau, il y a 55 « blancs » (*blancos*), quatre « couleur du coing » (*membrillos*), deux « bruns » (*morenos*), deux « noirs » (*negros*) et six « couleur du blé » (*trigueños*). Et cette blancheur représentait un puissant attrait sexuel, qui faisait que leurs propriétaires abusaient de leurs esclaves, dont la grande majorité était des femmes. Ainsi, en 1695, comparaissait par-devant notaire Ana María Teresa, d'origine turque, mariée à Gregorio Martín, d'origine arménienne ; ils étaient accompagnés de Pablo Tadeo, Arménien lui aussi, car ils ne parlaient pas bien le castillan ; elle précisa qu'alors qu'elle était l'esclave de Pedro de Cruz, lui-même arménien, elle eut des relations sexuelles avec lui et donna naissance à deux fils, Alejandro Domingo et Martín Gregorio, âgés respectivement alors de trois ans et de quinze jours ; à cause de cela, son propriétaire lui accorda la manumission et lui donna 100 pesos de dot, ajoutant encore 140 autres pesos quelques jours auparavant²⁹.

Plus tragique est l'histoire de Teresa Josepha³⁰ : le proviseur et vicaire général du diocèse de Cadix Pedro de Guzmán y Maldonado reçut le 3 décembre 1704 une lettre de cette esclave turque, propriété d'Antonio de Medina depuis douze ans. Son maître, resté veuf trois ans auparavant, l'avait séduite, et non seulement il avait abandonné à l'orphelinat de la ville une petite fille née de cette relation, mais il lui refusait la liberté promise. Selon ce document, elle était l'esclave d'Antonio de Medina depuis 1692, et sa présence à Cadix est donc attestée à cette date-là, sans que nous puissions dire s'il s'agissait de l'époque de son arrivée ou si elle était là bien avant, tant les achats, ventes et reventes d'esclaves étaient communs vers la fin du XVII^e siècle. Dans les registres paroissiaux, nous trouvons une certaine Teresa baptisée en 1699, d'origine turque, âgée de 38 ans et esclave d'Antonio de Medina ; ce qui nous fait dire qu'il s'agit certainement d'elle. Quoiqu'il en soit, la lettre envoyée au proviseur et vicaire général, à la tête du tribunal ecclésiastique épiscopal, déboucha aussitôt sur une enquête.

28. *Ibidem*, l. 4444 : « *comprada de un almacén público que para la venta de ésta y otras esclavas hubo en esta ciudad hace catorce años* ».

29. *Ibidem*, l. 5306.

30. Archivo Diocesano de Cádiz (ADC), Varios, l. 936, « *Autos que sigue Theressa Josepha turca contra Antonio de Medina su amo que le dé libertad* ». Nous avons déjà mentionné ce document dans Arturo Morgado García, *Iglesia y sociedad en el Cádiz del siglo XVIII*, Cadix, Université, 1988, Thèse de doctorat inédite, tome II. Récemment, il a été repris par Alessandro Stella, « Se soumettre pour se libérer. Une esclave turque face à son maître espagnol à Cadix en 1704 », *Clio*, 17, 2003 ; et *Amours et désamours à Cadix aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 137 sq.

Manuel de la Rocha Sequera, maître perruquier, vivait dans la même maison qu'Antonio de Medina depuis deux ans et demi : il n'avait vu entre eux que des relations normales de maître à esclave, mais jamais de démonstrations d'affection ; neuf mois après la mort de son épouse, Teresa avait donné naissance à une petite fille, qui fut directement envoyée à l'orphelinat ; l'esclave prétendait qu'elle était la fille de son maître, provoquant ainsi une dispute entre lui et ses filles ; Medina n'avait jamais eu de différend avec Teresa, au contraire il avait pris soin d'elle pendant toute sa grossesse et lors de son accouchement ; le témoin ne les avait cependant jamais vu coucher ensemble et n'avait jamais surpris de gestes équivoques ; malgré tout, Teresa demandait instamment à son maître de lui rendre la liberté ; les filles de Medina s'y opposaient formellement, déclarant que Teresa ayant été propriété de leur mère, et non de leur père, celle-là leur revenait de droit et que leur père ne pouvait donc pas lui rendre la liberté.

Autre témoin, María de los Remedios : de nation turque, elle aussi était esclave et elle était propriété du boulanger Juan Guerrero ; ayant vu Teresa enceinte, elle lui avait demandé qui était le père de l'enfant qu'elle attendait, et son amie lui avait affirmé qu'il s'agissait de son maître Antonio de Medina, qui lui avait promis la liberté si elle acceptait d'avoir des relations sexuelles avec lui ; elle est persuadée que c'est vrai et qu'il est bien le père de l'enfant abandonnée.

María Cornejo, autre témoin présenté par la plaignante, fera des déclarations similaires. La solidarité féminine fonctionne alors parfaitement bien, et nous voyons comment s'opposent deux visions complètement contraires : celle des hommes, qui se déchargent de leur responsabilité en alléguant la promiscuité et la tentation de la chair, et celle des femmes, qui accusent les hommes et ne voient en eux que des êtres voués à commettre des abus de ce type.

Quoiqu'il en soit, et suite à ces témoignages, le 4 décembre, le proviseur et vicaire général donnait l'ordre à Antonio de Medina d'accorder la liberté à Teresa dans un délai de trois jours, car sinon il se verrait dans l'obligation de le poursuivre. Mais Antonio de Medina n'était pas disposé à obtempérer et il demandait même à ce qu'on lui rendît son esclave. Il fit alors appel au procureur Juan Antonio Pérez, qui prétendit que son client était un homme honnête qui vivait dans la crainte de Dieu, que vivre avec son esclave était d'une telle turpitude qu'il n'aurait pu y consentir, que ses enfants étant des jeunes filles, il ne pouvait commettre des actes qui auraient provoqué le scandale et donné le mauvais exemple, enfin qu'à un âge aussi avancé que le sien, il ne pouvait plus commettre de telles frivolités. De plus, il soulignait que le comportement de Teresa n'était pas des plus exemplaires dans la mesure où elle avait eu différentes aventures, qu'à n'en pas douter elle était tombée enceinte suite à une relation sexuelle illicite, qu'elle était si dépravée qu'il n'était pas étonnant qu'elle voulût recouvrer sa liberté par le biais d'un procédé aussi bas.

De son côté, Teresa contre-attaquerait dans une lettre rédigée le 30 décembre, où elle déclarait que son maître, abusant de son autorité, l'avait sexuellement sollicitée, lui promettant la liberté si elle lui accordait ses faveurs suffisamment longtemps, et c'est ce qui se passa jusqu'à ce qu'elle accouchât d'une petite fille qui fut abandonnée dès sa naissance. Puis, il était tout aussi vrai que, dès qu'elle

s'était remise de son accouchement, son maître avait continué à abuser d'elle, en lui faisant miroiter encore une fois l'affranchissement.

Le conflit s'envenima, apportant son lot de suppliques et contre-suppliques présentées par les deux parties. Le 25 février 1705, le procureur Juan Antonio Pérez, en nom d'Antonio de Medina, réitérait l'innocence de son client, précisant que s'il n'avait pas corrigé Teresa quand elle était tombée enceinte, c'était parce qu'il craignait que, dans son état, des châtements corporels eussent diminué la valeur marchande de son esclave. Son veuvage n'était pas non plus une preuve, d'autant qu'il était notoirement connu que Teresa sortait continuellement de la maison et avait des amitiés avec bon nombre de ses compatriotes hommes résidents à Cadix, et qu'elle devait par conséquent entretenir des relations sexuelles avec l'un d'eux. De plus, et à cause de la plainte qu'elle avait déposée contre son maître, Teresa avait abandonné la maison, ce qui n'était pas acceptable car elle pouvait commettre des actes immoraux qui faisaient diminuer sa valeur. Pour éviter cet inconvénient, le maître demandait que son esclave fût mise en dépôt dans les maisons d'Esteban de Cevallos, juge de la mer (*alcalde de la mar*³¹), avec impossibilité totale de sortir. Ce jour même, la justice ecclésiastique épiscopale accéda à cette demande : encore une fois, la solution apportée à un problème posé par une femme se résolvait par l'enfermement de celle-ci. Ainsi, le notaire ecclésiastique se rendit chez Felipe de Barrios, où résidait alors Teresa, pour lui notifier l'ordre de dépôt, même si dans ce même document on donnait également l'ordre au juge de la mer de ne pas entraver les diligences que l'intéressée désirerait effectuer pour se défendre dans son procès.

Ce qui est sûr, c'est que peu d'esclaves d'origine turque se marièrent : entre 1650 et 1699, nous ne trouvons que six hommes et sept femmes, en comparaison avec les 960 esclaves hommes et 907 esclaves femmes qui convolèrent en justes noces pendant cette période. La situation ne s'améliorera guère pendant la première moitié du XVIII^e siècle : nous ne trouvons que deux esclaves hommes et sept esclaves femmes qui prennent femme ou époux, par rapport aux 221 esclaves hommes et 174 esclaves femmes qui se marient. Il se pourrait que cela fût dû au désir de conserver sa religion. En effet, si l'on se reporte au décret du Gouverneur du Conseil de Castille, transcrit par le conseil municipal de Cadix en date du 13 septembre 1696, quiconque appliquerait de mauvais traitements aux esclaves maures ou turcs serait sanctionné par de lourdes peines ; de plus, dans les villages où il y en avait, la justice devait réserver un lieu où ils pourraient enterrer leurs morts et ceux qui les déterreraient étaient sévèrement châtiés ; ordre était aussi donné de ne point les violenter pour les obliger à se convertir au christianisme. Le conseil municipal gaditan avait par conséquent réservé comme cimetière maure et turc un « lieu situé en dehors de la Porte de Terre du côté de la Baie qui fait face aux vergers »³². En fait, 41,2 % des Turcs vendus pendant cette

31. NdT : L'*alcalde de la mar* était un magistrat dont la juridiction s'étendait au commerce maritime et aux marchandises qui entraient dans les ports espagnols ou en sortaient. Les esclaves étant considérés comme des marchandises que l'on achetait et vendait, il avait donc juridiction sur eux.

32. Archivo Municipal de Cádiz, Actas Capitulares, l. 52, f. 338-339v : « *sitio fuera de la Puerta de Tierra de la parte de la Bahía que hace frente a las huertas* ».

période (en comparaison avec les 2 % de subsahariens) conservèrent leur prénom d'origine.

La manumission

La blancheur de leur peau contribua puissamment à faire que la liberté leur fût accordée sans trop de problèmes, du moins si nous comparons les Turcs avec d'autres ethnies existant dans la ville : entre 1650 et 1750, 13 % des esclaves affranchis étaient turcs, alors qu'au même moment les Turcs ne représentaient que 3 % de la totalité des esclaves vendus. Ce comportement se retrouve également dans d'autres villes d'Espagne, puisqu'à Huelva il existe également une grande prédilection de la part des maîtres pour affranchir leurs esclaves blancs³³. Cette attitude est révélatrice de la forte composante raciste du système esclavagiste espagnol. Les raisons de cette libération pouvaient être très variables : l'Arménien Gregorio de Usan, marchand dans la Rue Neuve (*calle Nueva*), affranchissait en 1690 María de Gregorio, Turque de 23 ans achetée en 1688, parce qu'elle s'était convertie à la religion catholique³⁴ ; c'est ce motif qui pousse également, cinq ans plus tard, Juan Nicolás, marchand grec, à faire de même avec Josefa María, Turque elle aussi³⁵. La Turque Yusle, recouvrerait sa liberté en 1700, grâce aux 75 pesos remis par son frère Mustafá³⁶. D'autres furent moins chanceux, puisqu'ils durent compter sur l'aide – intéressée ou non, nul ne le sait – de leurs bienfaiteurs respectifs : ainsi, le Turc Pedro Joseph fut libéré à Carthagène en 1700, grâce aux 20 doublons versés par Jacome Pavía, consul de Gênes à Cadix³⁷.

Face au volume très élevé de la documentation notariale gaditane, nous avons effectué des sondages tous les cinq ans : entre 1650 et 1695, 12 hommes et 9 femmes d'origine ottomane furent affranchis ; entre 1700 et 1750, ils seront respectivement 13 et 51. Parmi eux, 75 % bénéficièrent de la manumission de façon tout à fait gratuite : une peau blanche ouvrait toujours de grandes possibilités, et, bien que la documentation ne l'indique pas expressément, il est quasi certain que l'exploitation sexuelle aussi.

La multiplication des affranchissements pendant la première moitié du XVIII^e siècle à Cadix créa une importante colonie d'affranchis d'origine ottomane (en grande majorité des femmes). Si nous nous reportons aux registres paroissiaux, entre 1683 et 1749, il y eut 9 hommes pour 157 femmes de cette origine qui décédèrent à Cadix, contre 343 hommes et 1 010 femmes d'autres ethnies toutes confondues. Nombreuses furent celles qui se marièrent une fois affranchies : on enregistre 95 mariages de femmes, pour 22 mariages d'hommes. Et l'on est frappé par les origines des époux de ces femmes d'origine ottomane : aucun Gaditan, mais la proportion des étrangers est importante : un Arménien,

33. Julio Izquierdo Labrado, *La esclavitud en la Baja Andalucía (II). El difícil camino hacia la libertad*, Huelva, Diputación, 2004, p. 126.

34. AHPC, Protocolos Cadix, l. 2366, f. 984.

35. *Ibidem*, l. 2373, f. 1225.

36. *Ibidem*, l. 3585, f. 371.

37. *Ibidem*, l. 1438.

un Sarde, 14 Finnois, 5 Français, 21 Génois, 2 Portugais, un Napolitain et un Savoyard de Turin. Des mariages mixtes avec des immigrants, en grand majorité d'origine italienne, et des affranchies originaires de l'Empire ottoman, donnaient une note originale à la Cadix de la première moitié du XVIII^e siècle, spécificité qui, selon nous, n'a pas été suffisamment soulignée. Ces femmes, blanches de peau à cause de leurs origines balkaniques, auront la possibilité de s'intégrer d'un point de vue racial, bien que ce ne fût pas le cas au plan économique, où elles demeurèrent généralement toujours en marge. En effet, très peu sont celles qui font des testaments, et la proportion des testatrices est bien inférieure à celle que l'on observe dans la société gaditane ; cette constatation indique que la situation économique de la plupart d'entre elles devait être bien mauvaise.

Si nous nous reportons encore une fois aux registres paroissiaux datés entre 1683 et 1749, nous constatons que les défunts d'origine turque ne représentent que 10 % des décès de personnes appartenant aux différentes minorités ethniques présentes dans la ville, alors qu'ils représentent environ le tiers des testateurs. Pour être plus précis, il y a 16 testateurs turcs – dont 15 femmes –, en comparaison avec 52 autres testateurs qui appartiennent aux autres minorités ethniques. Cette constatation semblerait indiquer que la blancheur de leur peau permit à certaines, et seulement à quelques-unes, d'atteindre un certain niveau d'intégration et de prospérité économique.

Dans la mesure où les données que nous avons ne suivent pas toujours une même chronologie et que les sources sont différentes, nous ne pouvons réaliser une étude quantitative rigoureuse, cependant il nous semble intéressant de relever certaines caractéristiques communes ou encore de rendre compte de quelques trajectoires de vie significatives pour tenter une approche de cette minorité ethnique au sein de la société gaditane.

La vie des affranchies à Cadix

Avant tout, on constate que, malgré l'affranchissement, le lien avec le maître demeure généralement ; ce qui est, somme toute, logique, puisque le propriétaire a jusqu'alors été celui qui gérait le quotidien, le lien avec le monde extérieur, le référent par rapport à la ville et à ses rouages sociaux, économiques et culturels. Certaines affranchies, se sentant incapables d'assumer leur nouvelle condition, préfèrent continuer à vivre chez leur maître jusqu'à leur mort : tel fut le cas de María Recaño, qui, dans son testament de 1704, reconnaissait être au service de Bernardo Recaño depuis 48 ans³⁸. Il n'est pas étonnant non plus de trouver comme exécuteurs testamentaires les noms de leurs anciens maîtres, comme le fit María, en 1714³⁹.

Leur vie familiale est souvent d'une grande tristesse. Le souvenir des parents n'existe plus dans bien des cas, dans la mesure où beaucoup d'entre elles furent ravies quand elles étaient de jeunes enfants, ou à cause de l'origine illégitime

38. *Ibidem*, l. 3116, f. 439 (1704).

39. *Ibidem*, l. 3120.

de certaines autres. María Catalina Gabriela, originaire de Constantinople, était fille de parents inconnus⁴⁰. D'autres fois, c'est le destin lui-même qui s'acharnait sur elles. Ainsi, la Turque Teresa María de Jesús s'était mariée une première fois avec Alimeno Fábrega, Génois d'origine, et de ce premier lit était née María Josepha. Son époux mourut à Vigo, onze jours seulement après leur petite fille, qui venait de mourir de la variole, alors qu'elle n'était âgée que de trois ans. Elle s'était remariée, deux ans auparavant, avec Domingo Rufino, apportant une dot de 300 pesos qui avait permis à son mari l'achat d'un canot « pour qu'il pût faire des voyages, mais un corsaire ennemi l'avait pris » (nous sommes en pleine guerre de Succession espagnole) et, au moment de son récit, elle était enceinte⁴¹. María Josepha, turque elle aussi, épousa Francisco Joseph, et de leur union était né Francisco (mort six jours après), ensuite elle se maria avec Nicolás de los Reyes et ils eurent Ana, Marisa, Félix et Francisco, tous morts en bas âge. Elle se maria en troisièmes noces avec Manuel Utero, union qui eut lieu, selon son testament, 24 ans auparavant et au sein de laquelle naquirent Agustina María (morte à dix ans) et Félix (décédé à sept ans). Sept enfants, dont aucun ne survécut, voilà le triste bilan de sa vie⁴².

Vus la faiblesse et le manque de stabilité de la famille, il était nécessaire de faire appel à des solidarités d'un autre type, normalement interethniques, et ces relations avec des individus de la même origine ou de la même condition juridique étaient multiples. Il pouvait s'agir de leurs héritiers : c'est ce que déclarait la Turque Manuela María de Jesús dans son testament de 1723 qu'elle rédigeait en faveur de María Josepha, elle aussi turque⁴³. Il pouvait s'agir encore de colocataires : en 1714, la Turque Ana María désignait comme héritière de ses biens, une autre Turque, Isabel María « en compagnie de qui je vis dans la même maison »⁴⁴. La mulâtresse Paula Sebastiana Navarro, en 1738, nommait comme héritière María Teresa, une Turque affranchie « que j'ai chez moi et en compagnie de qui je vis »⁴⁵. Bien qu'il y eût peu de choses à léguer, vu le niveau fort réduit de propriétés ; on partait en effet de rien, sans appuis familiaux, et pour seul capital sa propre personne ou, dans le meilleur des cas, celui que l'on avait obtenu dans le mariage ou encore celui qui avait été donné par l'ancien maître. Malgré tout, grâce au dur labeur qu'ils effectuèrent, certains arrivèrent à posséder qui une maison, qui eux-mêmes des esclaves : María Catalina Gabriela, en 1703, légua une maison dans le quartier Saint-Roch⁴⁶ ; María Catalina Gabriela, originaire de Constantinople, avait une esclave turque qui devait être vendue à sa mort⁴⁷ ; Bernarda Juana de los Angeles, esclave turque affranchie était propriétaire d'une noire nommée Antonia de la Rosa, même si elle avait pris comme disposition dans son testament celle

40. *Ibidem*, l. 354 (1703).

41. *Ibidem*, l. 1312 (1712) : « para que anduviese en ella haciendo viajes la cual apresó un corsario enemigo ».

42. *Ibidem*, l. 5331 (1736).

43. *Ibidem*, l. 4939.

44. *Ibidem*, l. 1441 : « en cuya casa y compañía estoy ».

45. *Ibidem*, l. 3615 : « que tengo en mi casa y compañía ».

46. *Ibidem*, l. 354 (1703).

47. *Ibidem*, l. 354 (1703).

de sa manumission⁴⁸. Ce dernier point nous montre comment ils reproduisent, sans aucun complexe ni remord, les mêmes schémas que ceux de la société dans laquelle ils vivent. Mais, la plupart du temps, les legs se réduisent à des effets personnels : quelques vêtements et meubles, de petites quantités d'argent en espèces, des dettes à recouvrer, quelques bijoux ou gravures.

Même de peu de qualification, il y avait toujours des métiers que l'on pouvait exercer : le mari de la Turque Catalina Josepha s'embarqua comme pâtissier sur le vaisseau amiral de la flotte qui partit en 1712, emportant avec lui des produits pour une valeur de 40 pesos⁴⁹. Il y avait aussi le petit commerce : María Rosa Josepha avait une petite épicerie dans la rue Linares⁵⁰ ; María Josepha, quant à elle, était propriétaire, avec son époux Manuel Utero, d'une petite boutique de mercerie et de comestibles⁵¹. Mais, la plupart du temps, le sort qui les attendait était la précarité voire la pauvreté. En effet, leur faible niveau d'alphabétisation leur fermait les portes des promotions sociales. Quoiqu'il en soit, la majorité d'entre eux finit par assimiler, du moins apparemment, le dogme catholique.

D'un point de vue religieux, leurs testaments ne sont en rien différents de ceux des autres Gaditans : certes le discours testamentaire est toujours le même dans sa structure et dans ses formules notariales préétablies, mais aucune d'elles n'ajoute quelque trait original qui leur aurait été propre. L'appartenance à des confréries est habituellement mentionnée, ce qui prouve qu'il y avait des confréries gaditanes – moins élitistes que la Veracruz (Vraie-Croix) ou la Santa Caridad (Sainte-Charité) – qui acceptaient en leur sein des affranchies turques. Ainsi, Catalina Josepha disait en 1713 appartenir à la confrérie San Miguel (Saint-Michel) sise en l'église San Juan de Dios (Saint-Jean de Dieu)⁵². Juana Teresa de Zacarías, quant à elle, était confreresse de Nuestra Señora del Carmen (Notre-Dame du Carmel), confrérie qui se trouvait dans le couvent des dominicains⁵³, à laquelle appartenaient également María de la Concepción⁵⁴ et Isabel María de la Rosa⁵⁵. Teresa María Villegas devait également éprouver une grande dévotion pour Notre-Dame du Carmel, dans la mesure où, en 1739, elle désignait le couvent carmélite comme héritier universel et demandait à être enterrée en habit des carmélites, alors qu'elle avait également en sa possession une gravure de Sainte Thérèse de Jésus, prénoms qui sont d'autre part aussi les siens, comme nous pouvons le remarquer⁵⁶.

Et surtout, le plus émouvant dans ces testaments, ce sont les brèves références biographiques que font les testatrices, et qui se rapportent à leur capture, leurs propriétaires et à la façon dont elles recouvrèrent leur liberté. Ainsi, María Rosa

48. *Ibidem*, l. 15783 (1710).

49. *Ibidem*, l. 713 (1715).

50. *Ibidem*, l. 1440 (1711).

51. *Ibidem*, l. 5331, f. 15 (1736).

52. *Ibidem*, l. 3763, f. 715 (1713).

53. *Ibidem*, l. 5317 (1718).

54. *Ibidem*, l. 759, f. 489 (1727).

55. *Ibidem*, l. 3772 (1728).

56. *Ibidem*, l. 231 (1739).

Josepha se définissait en 1711 comme « naturelle de Bosnie en Turquie et habitante de Cadix où elle est arrivée très jeune sans avoir jamais connu ses parents »⁵⁷. Teresa María de Jesús qui disait, en 1712 lors de ses dernières volontés, être « naturelle de Veligrato (mauvaise transcription de Belgrade ?) en Turquie tout comme ses parents qu'elle n'avait jamais connus »⁵⁸. Catalina Josepha, testatrice en 1713, disait qu'elle était « naturelle de Bosnie en Turquie, où les armes impériales m'ont prise il y a environ 31 ans et d'où elles m'ont rapportée jusqu'ici, ville où m'a achetée Don Juan de Amaya, habitant et courtier en marchandises, peu de mois après ma venue, et où j'ai été catéchisée »⁵⁹. María Paula précisait cinq ans plus tard qu'elle « était naturelle de Bosnie, qu'il y a 27 ans qu'elle était venue en Espagne comme captive, qu'il y a longtemps qu'elle est affranchie, que dans son pays elle était mariée à un maure⁶⁰, qu'elle était arrivée enceinte et avait donné naissance à María Josepha de la Concepción, également libre »⁶¹. Sans oublier, Teresa María de la Santísima Trinidad qui en 1732 indiquait comment « à 20 ans, elle avait été faite captive par les troupes de sa majesté l'empereur dans sa propre maison et conduite dans les états de Venise où ils me baptisèrent et il y a 41 ans qu'elle est venue à Cadix en pouvoir du capitaine Francisco Larramendi »⁶², Teresa Gaenta qui la même année spécifiait qu'elle « était naturelle de Sardin en Turquie, fille de Murat et Hesma, qu'elle fut esclave de Maltais et qu'à 26 ans Andrés de Gainza l'avait achetée et qu'il l'avait affranchie à sa mort »⁶³, Lucía Francisca qui déclarait en 1738 comment « alors qu'elle avait douze ans sans faire de différence elle fut appréhendée avec d'autres turcs des deux sexes par des chrétiens qui me conduisirent à la ville de Livourne d'où je suis venue jusqu'à cette ville il y a plus de 40 ans et là Don Pablo de la Barcena m'a achetée [...] et m'a fait grâce de la lumière et connaissance de Dieu Notre Seigneur »⁶⁴.

57. *Ibidem*, l. 1440 : « natural de Boona en Turquía vecina de Cádiz adonde vine en muy pequeña edad sin conocimiento de mis padres ».

58. *Ibidem*, l. 1312 : « natural de Veligrato en Turquía, mis padres de la misma ciudad a quien no conocí ».

59. *Ibidem*, l. 715 : « natural de Bozma en Turquía, donde habrá 31 años poco más o menos que me cautivaron las armas imperiales y fui traída a esta ciudad donde me compro D. Juan de Amaya vecino y corredor de lonja en ella y a los pocos meses de mi venida fui catequizada ».

60. NdT : C'est-à-dire à un musulman.

61. *Ibidem*, l. 5078 : « natural de Bosnia hace 27 años vine cautiva a España y hace mucho tiempo está en libertad en su tierra estaba casada con un moro y se vino preñada y parió a María Josepha de la Concepción también libre ».

62. *Ibidem*, l. 225 : « a los 20 años me cautivaron las tropas de su majestad el emperador en mi propia casa y me condujeron a los estados de Venecia donde me bautizaron y hace 41 años vino a Cádiz a poder del capitán Francisco Larramendi ».

63. *Ibidem*, l. 5539 : « natural de Sardin en Turquía, hija de Murat y Hesma vino esclava de malteses a los 26 años la compró Andres de Gainza que la libertó a su muerte ».

64. *Ibidem*, l. 1601 : « siendo de doce años con poca diferencia fui aprehendida con diferentes turcos de ambos sexos por cristianos quienes me condujeron a la ciudad de Liorna de la cual vine a ésta ha más tiempo de cuarenta años y en ella me compró D. Pablo de la Barcena... a quien merecí me diese luz y conocimiento de Dios nuestro señor ».

Conclusion

Malgré la brièveté des témoignages, la lecture de ces textes nous donne l'impression de nous trouver face à des vies tronquées. Les Turques dont il est question ici furent arrachées à leur pays, à leur famille et à leur univers quotidien, souvent avec violence. Elles laissaient derrière elles tout un monde de croyances, coutumes et relations humaines, d'autant plus difficiles à oublier que leur capture s'était effectuée après l'âge de raison. Elles furent soumises à la volonté d'un propriétaire et maître, qui pouvait être bienveillant, tout comme capricieux ou cruel. Baptisées, catéchisées, elles durent se convertir de force à une religion qui leur était complètement étrangère (indépendamment du fait qu'avec le temps, cette nouvelle religion fût ou non intériorisée). Elles durent recommencer leur vie à zéro, faire l'apprentissage d'une langue également inconnue, vivre dans un monde dont elles ne connaissaient pas les codes. Quoiqu'il en soit, elles arrivèrent, avec plus ou moins de bonheur, à reconstruire leur existence, et surent se réinventer elles-mêmes, arrivant à s'insérer dans la vie quotidienne de la Cadix moderne, même si leur présence s'est évanouie à jamais depuis longtemps.